

Hegel

Le phénomène dans la *Phénoménologie de l'esprit*

Laurent Giassi

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Chez Kant la phénoménalité du réel est une conséquence des conditions subjectives de la connaissance humaine : depuis la *Dissertation* de 1770 il est acquis que la phénoménalité constitue la base de l'expérience et par là même de la connaissance objective¹. Dans la *Phénoménologie de l'esprit* la phénoménalité du réel ne découle pas de la nature de l'intuition humaine finie mais de l'expérience même de la conscience qui découvre que le sens de son expérience est autre que ce qu'elle croyait, ce qui correspond à l'émergence d'un nouveau phénomène, un nouvel objet de la conscience. A l'intérieur de l'œuvre elle-même consacrée à l'étude de l'apparaître de l'Esprit, le *phénomène* comme tel apparaît à l'intérieur de la section consacrée à la conscience : c'est le moment où les phénomènes de la conscience coïncident avec la conscience du phénomène en tant que tel, de la phénoménalité de l'être. L'analyse de cette séquence phénoménologique est intéressante car elle permet de voir comment Hegel thématise le phénomène avant la *Doctrine de l'Essence* (1812).

Le phénomène n'est pas un donné, c'est d'abord un *résultat*, ensuite une *découverte*, enfin un *point d'articulation* entre le sens (l'intelligible) et le sensible. Le phénomène est le

¹ Kant, Œuvres philosophiques [O.P.], t. 1, Gallimard, 1980 *Dissertation de 1770*, Section III, §13, p. 646 : « Le principe de la forme du *monde sensible* est celui qui contient la raison du *lien universel* de toutes choses, en tant que *phénomènes* ».

résultat d'une expérience malheureuse : celle où la conscience doit changer d'objet malgré d'elle en raison de la nature dialectique de la perception. A ce titre la disparition de l'ancien objet (la chose perçue) laisse place au phénomène, nouvel objet que la conscience *découvre* et qui a ceci de caractéristique qu'il fait découvrir ce qui de l'objet ne se laisse plus objectiver (l'intérieur des choses). C'est enfin un point d'articulation du sens et du sensible car le phénomène comme phénomène est l'apparition du suprasensible. Ce qui est plus important encore c'est que le phénomène fait apparaître de façon réflexive la structure ontologique du réel, le *sylogisme*, qui remplace la relation duelle du sujet et de l'objet. Cette dimension syllogistique fait du phénomène comme tel une essence existante, l'unité de l'essence et de l'existence –ce que Hegel appelle en 1807 *infinité* et qui sera l'*effectivité* dans la *Logique*.

La certitude sensible et la polémique contre le scepticisme

La certitude sensible en tant que commencement de la science de la conscience représente le premier *phénomène de la conscience* mais qui n'est pas posé comme tel car pour qu'il y ait phénomène au sens propre, il faut qu'il y ait phénomène *de* quelque chose *pour* quelqu'un. Ici manque *l'intentionnalité*, puisque le ceci se donne dans sa totalité, sans points de vue différents possibles sur lui, et il n'y a pas de *destinataire* car le Je n'est que certitude et pas conscience qui se rapporte à un objet (ce qui fait qu'on devrait presque parler de pré-objet). La certitude sensible montre en creux ce que le phénomène n'est pas et pourquoi « la réalité des choses » ne se réduit pas à *l'hic* et *nunc*. L'avantage du traitement phénoménologique est d'éviter la pétition de principe qui consiste à disqualifier le ceci sensible par des considérations extérieures à la chose : c'est la certitude sensible comme telle qui doit se transcender vers la perception et une représentation perspectiviste de la réalité. C'est l'occasion pour Hegel de s'en prendre à ceux qui confondent le point de départ *de* la science et *dans* la science avec le *prius* ontique d'un donné sensible. C'est une erreur de passer de *l'antériorité* chronologique à la thèse de l'existence indubitable d'un donné sensible, extérieur au sujet connaissant et qui serait une sorte d'antidote à l'idéalisme. Avant d'aborder ce point qui est crucial pour le passage de la conception naïve de la réalité à la représentation plurielle de la perception, rappelons brièvement la dialectique de la certitude sensible.

Dans la dialectique du savoir immédiat, le ceci sensible est pris pour l'essence par la conscience et le sens de cette première expérience est la découverte de la médiation cachée dans la certitude sensible. Le *ceci*, sous les deux formes de *l'hic* et *nunc*, se révèle comme médiation, un universel (une multiplicité d'ici et de maintenant). La vérité de l'objet vient de ce qu'il est l'objet mien, senti, perçu et comme le Je qui sent, voit, est un universel, identique à tous les Je, lui aussi relève d'une immédiateté médiatisée. Comme l'être pur n'est ni dans l'objet, ni dans le sujet, que tous deux sont des universels, la dernière possibilité consiste à s'en tenir à la relation immédiate entre le Je et le ici/maintenant, sans changer de point de vue. Mais même dans ce cas l'ici et le maintenant sont un universel, c'est-à-dire un maintenant qui est beaucoup de maintenaux, indifférent à tout maintenant particulier (de même pour le ici). Le résultat de la dialectique sensible consiste à montrer que le singulier est indicible car seul l'universel est préférable. Cette dialectique montre aussi la vérité des choses sensibles, des objets extérieurs, individuels. Hegel se moque de ceux qui s'en tiennent aux choses extérieures comme à un donné inviolable : les animaux sont beaucoup plus « sages » qu'eux dans la mesure où ils connaissent la néantité des choses, en les consommant. C'est ce qu'on pourrait appeler la réfutation cynique du réalisme : de même que Diogène démontrait contre les apories de Zénon

le mouvement en marchant², de même la digestion des aliments est la preuve de la finitude de ceux-ci, c'est-à-dire de leur destination qui est de servir-à..., de disparaître. Pour pasticher un propos célèbre, le fait de manger ne prouve pas le pudding mais que le pudding n'est pas et n'a pas un être absolu, extérieur à la conscience³. Plus profondément la consommation (*zehren... auf*) est l'analogie sensible de la sursomption spéculative (*heben ...auf*)⁴ illustrée ici par la vertu *ironique* du langage qui change le singulier en universel au grand dam de la conscience immédiate.

« Il convient par conséquent de s'étonner lorsqu'à l'encontre de cette expérience l'on érige comme expérience universelle, même comme affirmation philosophique et surtout comme résultat du scepticisme, que la réalité ou l'être de choses extérieures [entendues] comme *des ceci*, ou [comme des choses] sensibles, aurait vérité absolue pour la conscience ; une telle affirmation ne sait en même temps pas ce qu'elle énonce, ne sait pas qu'elle dit le contraire de ce qu'elle veut dire. »⁵

Dans ce passage Hegel vise Jacobi et Schulze⁶, tous deux adversaires de l'idéalisme kantien, l'un se réclamant d'une sorte de *révélation* immédiate (auto-donation de l'être)⁷, l'autre de l'empirisme⁸. Les deux positions ont ceci de commun qu'elles postulent un accès direct à l'être assimilé à l'expérience sensible ordinaire expressément revendiquée comme telle. Dans cette stratégie de lutte contre l'idéalisme, la *sauvegarde du réalisme* implique le retour à l'immanence de l'expérience pure, pour ainsi dire, où la médiation entre le sujet et l'objet est annulée par une coprésence du sentant et du senti, avant que la philosophie n'intellectualise ce rapport par des distinctions fallacieuses. La référence hégélienne au « scepticisme » s'explique par le projet de Schulze⁹ qui était de montrer l'incapacité de la *Critique* kantienne et de l'*Elementar-Philosophie* de Reinhold à dépasser les objections du scepticisme. Dès Iéna Hegel avait critiqué la thèse de Schulze. Ce dernier soutenait que si la philosophie théorique est la prétendue science « des causes premières et des plus inconditionnées de tout ce qui est conditionné »¹⁰, il est pourtant incontestable que « la réalité de ce conditionné est [...] une certitude ». Selon Hegel critiquer la philosophie spéculative de Schelling au nom de l'existence du conditionné, du fini, comme le fait Schulze, c'est changer « le pain vivant de la raison [...] éternellement en pierre »¹¹. Hegel rejette l'idée selon laquelle la vocation du scepticisme moderne, à la différence de celui des anciens, serait de critiquer la recherche de fondements suprasensibles alors que les données sensibles et les sciences qui les organisent seraient indubitables. Hegel critique cette absolutisation du fini de la part de Schulze et conteste l'idée que les sciences seraient un savoir véritable : elles ne sont qu'« un compte rendu de perceptions sensibles » et « un amalgame de celles-ci et de concepts d'entendement, forces, matières, etc. », un savoir qui contient soit des éléments perceptifs subjectifs, soit des productions d'un

2 Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, t. 2, GF, 1965, p. 20.

3 Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, 1880 : « *The proof of the pudding is in the eating* ».

4 *Phénoménologie*, p. 157.

5 *Ibid.*

6 Gottlob Ernst Schulze (1761-1833).

7 Jacobi, *David Hume et la croyance, ou idéalisme et réalisme* (1787), trad. L. Guillermit, 1981, Université de Provence.

8 Schulze, *Kritik der theoretischen Philosophie*, 1801, Bd. I, Hambourg.

9 Gottlob Ernst Schulze, *Enésidème ou sur les fondements de la philosophie élémentaire exposée à Iéna par Reinhold* (1792).

10 Hegel, *La relation du scepticisme avec la philosophie* (1802), Vrin, 1990.

11 *Ibid.*, p. 26.

entendement qui dogmatise¹². Toute philosophie authentique comporte un moment sceptique¹³, en l'occurrence lorsqu'il s'agit de montrer l'inconsistance des déterminations finies : faire de l'existence du fini la pierre de touche de la vérité en philosophie c'est dogmatiser sans s'en apercevoir, et trahir ainsi ce qu'il y a de grand dans le scepticisme. C'est ainsi que Hegel voit dans les dix tropes sceptiques¹⁴ une attaque contre le « dogmatisme de la conscience commune », contre la certitude des choses et des faits de conscience¹⁵, ce qui fait du scepticisme une réfutation « populaire » du fini, c'est-à-dire non-philosophique¹⁶. Par rapport au développement sur la certitude sensible dans la *Phénoménologie* on peut estimer qu'il y a une certaine continuité pour ce qui est de la valeur à accorder au scepticisme, sauf que c'est à la conscience elle-même d'éprouver le caractère fini de son objet, c'est-à-dire la non-vérité de son savoir :

« La conscience naturelle s'avèrera être seulement concept du savoir ou savoir non réel. Mais en tant qu'immédiatement elle se tient plutôt pour le savoir réel, ce chemin a pour elle signification négative, et ce qui est la réalisation du concept lui vaut plutôt comme perte d'elle-même ; car, sur ce chemin, elle perd sa vérité. Pour cette raison, on peut le regarder comme le chemin du doute [*Zweifel*], ou à parler plus proprement, comme chemin du désespoir [*Verzweiflung*] »¹⁷.

La différence par rapport au doute sceptique c'est qu'il ne s'agit pas ici de critiquer les opinions, les dogmes en laissant intacte la base des phénomènes mais de montrer que dans la série des phénomènes de l'Esprit les phénomènes de la conscience correspondent à un savoir étroitement circonscrit, dont la valeur est inversement proportionnelle à son extension. Le savoir de la certitude sensible semble d'une richesse sans limites et pourtant sa pauvreté est extrême car elle ne donne de la réalité qu'une approche superficielle. La certitude sensible est un savoir immédiat qui pose l'être sans le déterminer et qui le perd en voulant le garder : le passage du singulier à l'universel pose à même ce pré-objet de la conscience la condition formelle de la phénoménalité, la pluralité qui prend ici la forme non-médiatisée du passage dans l'opposé. Le ceci devient autre et cette altérité ne vient ni du temps ni de l'espace comme tels mais de l'essence logique de l'universel comme vérité du ceci sensible. Sans le dire Hegel présuppose ici, comme Aristote (et la philosophie occidentale) que dire c'est dire quelque chose de sensé¹⁸. On ne peut se soustraire au langage et se confiner dans une sorte d'hébétude face à la singularité du réel et dès qu'on parle on fait l'expérience non-médiatisée de la médiation qui assure le passage du singulier à l'universel. Ce qui autorise à parler d'une expérience non-médiatisée c'est que Hegel parle à ce sujet de « renversement » (*Verkheren*) : or la spéculation n'est pas le renversement d'un opposé dans l'autre et est-ce un hasard si on retrouvera le même terme (le monde renversé, *verkherte Welt*) lorsqu'il faudra de nouveau penser le rapport interne au phénomène entre son être et sa loi ? Le renversement conserve la structure duale ou oppositionnelle qu'il s'agit justement de dépasser, ce qui fait qu'il n'est pas philosophiquement satisfaisant.

12 Ibid., p. 33.

13 Ibid., p. 34.

14 Ces tropes sont ceux 1° de la diversité des animaux, 2° des hommes, 3° des organes sensoriels, 4° des circonstances, 5° des situations, distances et lieux ; 6° des mélanges, 7° des différentes grandeurs et constitutions des choses, 8° de la relation, 9° de la fréquence ou rareté, 10° de la diversité de culture, mœurs, lois.

15 Hegel, *La relation...*, p. 34.

16 Ibid., p. 51.

17 *Phénoménologie*, p. 136.

18 On fait référence au célèbre passage de la *Métaphysique* où Aristote réfute indirectement ceux qui nient la validité du principe de contradiction en exigeant qu'ils parlent et disent quelque chose de sensé, sous peine d'être assimilés à un végétal.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr